

Jacques Lemaire

## ASPECTS DE L'ANTICLERICALISME DANS LA LEGENDE D'ULENSPIEGEL DE CHARLES DE COSTER

La critique universitaire de tradition catholique s'est jusqu'à présent complu à dénoncer, non sans quelque sévérité, le caractère anticléric - sinon antireligieux - du chef-d'oeuvre de la littérature française de Belgique au XIX<sup>ème</sup> siècle: La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs. Dans son beau livre sur Charles De Coster, Joseph Hanse regrette que le roman "tourne en ridicule les prêtres et les croyances et sacrifie une moitié au moins de l'âme des Flandres, catholique, pieuse, droite, vaillante et bonne"<sup>1</sup> et accuse son auteur de manquer aux devoirs de l'impartialité: "Libéral, franc-maçon sectaire, champion de la Liberté, ennemi des prêtres et de tout absolutisme, il subissait l'influence de ses lecteurs et de ses relations. D'où sa partialité flagrante. Celle-ci fut cause de son injustice, mais elle anima son oeuvre, qui devint fouguese et vibrante"<sup>2</sup>. Pratiquement à la même époque, c'est-à-dire aux alentours des années 1925, le philologue liégeois Maurice Wilmotte profère des accusations semblables à l'égard de la Légende d'Ulenspiegel: "c'est un roman politique, dit-il, la revancho de la franc-maçonnerie, avec ses rites mystérieux, et du libéralisme démocratique, avec ses outrances anticléricales, sur les timidités et les servilités de l'opinion moyenne"<sup>3</sup>. Enfin, plus récemment,

l'historien des littératures Camille Hanlet entendait voir en Charles De Coster le "champion du libéralisme philosophique des politiciens de 1860"<sup>4</sup>.

Pour n'être point totalement fausses, ces opinions demandent cependant d'être vérifiées, textes à l'appui. Sans aucun doute - et les travaux récents de M. John Bar-tier, professeur à l'Université Libre de Bruxelles, l'ont bien montré - De Coster a-t-il subi, volens plutôt que no-lens, l'influence des milieux intellectuels dans lesquels il évoluait. Issu d'une famille traditionnellement catho-lique /il était le filleul du nonce apostolique en Ba-vière, auprès de qui son père jouait le rôle d'intendant/, il reçut sa première éducation au collège Saint-Michel, le plus important des établissements d'enseignement secon-daire dirigés par les Jésuites dans la capitale belge. Vers la fin de l'adolescence, De Coster se détourne des idées et des préceptes appris de ses anciens maîtres et embrasse le parti adverse. Son inscription aux cours de l'Université Libre de Bruxelles et sa fréquentation de la Société des Joyeux, sorte de cénacle littéraire ouvert aux influences de la politique libérale, constituent autant de témoignages de rupture avec le passé. A l'Université, le jeune homme fréquente avec passion les cours de l'histo-rien Jean Jacques Altmeyer<sup>5</sup>, dont les enseignements mani-festent une vive hostilité à l'endroit du catholicisme en général, et du roi d'Espagne Philippe II, tyran des Pays-Bas au XVI<sup>ème</sup> siècle, en particulier. Aux réunions de la Société des Joyeux, il rencontre la future élite du mouvement libéral et fait la connaissance d'Eugène De-facqz, grand-maître du Grand Orient de Belgique, dont il reçoit des encouragements<sup>6</sup>. Dès lors, on ne s'étonnera pas que De Coster adhère /en 1858/ à la loge maçonnique Les Vrais Amis de l'Union et du Progrès et s'affilie /en 1862/ à la société de Libre Pensée de Bruxelles<sup>7</sup>. A par-

tir de ce moment, il est parfaitement intégré dans le milieu des libéraux progressistes et se veut le champion de leurs idées<sup>8</sup>. Animateur de l'Ulenspiegel, journal des débats artistiques et littéraires, il épouse l'évolution intellectuelle et politique que cette revue amorce aux environs de 1860. Malgré ses intentions originelles réitérées d'éviter toute querelle politique ou sociale, l'Ulenspiegel entre petit à petit dans la voie du libéralisme de progrès: il exalte la démocratie, réclame l'instauration de l'instruction publique obligatoire et, surtout, se cantonne dans une opposition radicale contre l'ultramontanisme. Cette dernière caractéristique du programme libéral s'explique en partie par l'étroitesse de vues et la maladresse du clergé belge au XIX<sup>ème</sup> siècle, mais aussi par la publication, le 8 décembre 1864, de l'encyclique pontificale *Quanta cura*, suivie aussitôt du *Syllabus* /dans sa lettre, Pie IX condamnait de manière virulente la liberté religieuse et le libéralisme philosophique/. Lorsque, à la fin de l'année 1867, paraît sa *Légende d'Ulenspiegel*, Charles De Coster appartient donc bien à la faction du parti libéral qui place la lutte contre l'emprise de l'Eglise sur l'Etat au premier plan de ses préoccupations. Ainsi, nous convenons volontiers, avec Joseph Hanse, Maurice Wilmotte et Camille Hanlet que, dans une certaine mesure, la dénonciation des travers et des manquements de l'Eglise, en tant qu'institution, relève de l'idéal philosophico-politique qui animait Charles De Coster vers 1865. Mais nous pensons aussi que l'anticléricalisme de la *Légende* ne peut se réduire à un mouvement d'humeur circonstanciel, dirigé contre les représentants d'une société ecclésiastique bien précise /le clergé belge du XIX<sup>ème</sup> siècle/; à nos yeux, il soutient et éclaire l'oeuvre de bout en bout, sur le plan des idées générales défendues par De Coster, comme sur le plan de la conception littéraire de l'ouvrage.

On remarquera tout d'abord que la représentation des membres du clergé rappelle singulièrement celle que l'on trouve dans les fabliaux du Moyen Age. Cette constatation n'a rien qui doive nous étonner: recourant volontiers à l'archaïsme lexicologique ou syntaxique dans l'expression<sup>9</sup>, De Coster a aussi transposé dans son roman quelques-unes des composantes qui rappellent les thèmes de la littérature médiévale. On sait par exemple que le manichéisme constant qui oppose les tenants du catholicisme dogmatique et les partisans de la Réforme libre examiniiste répond à la nature essentiellement épique de l'oeuvre<sup>10</sup>. La peinture d'un clergé paillard, grotesque, fanatique, exploiteur de la superstition des fidèles participe du même mouvement de retour aux sources médiévales. Dans son ouvrage classique sur les fabliaux, Joseph Bédier recensait les sujets de satire dont les prêtres et les moines font l'objet dans les anciens "contes à rire"<sup>11</sup>: ce sont pratiquement les mêmes qui illustrent la Légende d'Ulenspiegel.

L'accent y est mis, à plusieurs reprises, sur l'avarice des moines: tantôt ils tiennent un compte trop précis des bouts de cierge consumés<sup>12</sup>, tantôt ils se disputent l'argent tombé par mégarde des plateaux<sup>13</sup>. Alors que le devoir de pauvreté et de détachement à l'égard des biens du monde est institué dans la plupart des règles monastiques, les religieux de la Légende, non contents de capter l'argent des pauvres, espèrent en tirer un profit personnel et cachent les pièces de monnaie qui leur sont données /en échange d'indulgences/ entre les deux semelles de leurs sandales<sup>14</sup>. Parfois, ils tentent même de tromper leurs pairs, témoin ce doyen qui

faisait en ce moment les comptes du chapitre et tâchait d'y trouver son profit<sup>15</sup>.

Dans l' éventail des autres péchés capitaux imputés aux gens d'Église, la gourmandise et la luxure tiennent une large place. Ce n'est sans doute pas un hasard si Charles De Coster place à la fin de la Légende l'épisode de Broer Cornélis, ce frère prêcheur qui n'acceptait pour pénitentes que des femmes ou des filles jeunes et belles, dont il abusait tout en leur conférant l'absolution<sup>16</sup>. Il entend ainsi marquer de manière définitive que les prêtres, comme les autres hommes, sont soumis aux tentations de la chair, et y succombent. De même, les pages ultimes du roman comportent une vision allégorique des Vices: la Gourmandise y est assez comiquement représentée sous les traits d'

un moine gloutu goulu, mangeant des andouilles, s'em-  
piffrant de saucisses et machonnant sans cesse comme la  
truie sur laquelle il était monté<sup>17</sup>.

Le personnage du prévôt d'Ypres, de qui De Coster peint longuement la vie quotidienne<sup>18</sup>, paraît cumuler sur la personne tous les travers des ecclésiastiques de comédie: son avarice, sa "gloutonnie" et son oisiveté font merveille et remémorent sans conteste les lieux communs anticléricaux de la tradition littéraire médiévale en France.

Ce type de critiques, dirigées spécialement contre les prêtres et les moines, représentants de la hiérarchie catholique /alors que les pasteurs de la religion réformée ne font jamais l'objet de remontrances aussi vives/, ne constitue pas un phénomène nouveau: il se retrouve dans les versions anciennes de la légende de Thyl Ulenspiegel. Comme le note M. Hanse<sup>19</sup>, un compilateur anonyme de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle attribuait déjà à Thyl, le héros vagabond des légendes orales, quelques farces ou quelques récits mordants pour le clergé d'obédience romaine. En revanche, la violence décelée dans le comportement des

clercs, la moquerie exercée à propos des titres ecclésiastiques et les remontrances adressées à la personne du souverain pontife constituent des éléments de satire plus modernes.

Dans l'oeuvre de De Coster, le pape Jules III, violent pourfendeur des Réformés, est ravalé au rang des moillons: "il est paillard, joyeux et dissolu, bon causeur et subtil à la réplique"<sup>20</sup> et son entourage excite la verve comique du romancier belge qui écrit, évoquant la visite que Thyl tente de rendre, à Rome, au chef de la chrétienté:

- Qui est là? demanda le camérier archicardinal, archidiscret, archiextraordinaire de sa Très-Sainte Sainteté<sup>21</sup>.

Mais les représentants du pouvoir ecclésiastique y sont aussi doués d'une véhémence de paroles et d'une brutalité de gestes plus redoutables que comiques. En ironisant sur la miséricorde de l'archevêque de Liège<sup>22</sup>, en rapportant les propos vindicatifs de l'ermitte qui entend animer la "virilité des vieilles gens" par une "bonne platelée de coups, bien assaisonnée de male rage"<sup>23</sup>, l'auteur de la Légende d'Ulenspiegel manifeste aussi le dessein de montrer que l'exubérance verbale des prêtres ne prêche pas toujours à rire. Elle risque en effet de déboucher quelquefois sur des appels au meurtre, comme le prouve cet extrait du sermon prononcé par le père Cornélis Adriaensen:

Qu'est-ce que cette tolérance impie et scandaleuse? Par les mille diables d'enfer, catholiques molasses, pourquoi ne mettez-vous pas aussi les armes à la main? Vous avez connu ces damnés calvinistes /.../ Ils sont pacifiques, dites-vous; ils veulent entendre en toute liberté et tranquillité la parole de Dieu. Ce m'est tout un. Sortez de Bruges! Chassez-moi, tuez-moi, faites-moi sauter tous ces calvinistes hors de l'Eglise<sup>24</sup>.

En réalité, le véritable anticléricalisme de la Légende d'Ulenspiegel se révèle dans ces passages-ci, où De Coster dénonce les manées de l'Église catholique contre la tolérance religieuse. En libéral incroyant du XIX<sup>ème</sup> siècle, il épouse la cause des Réformés du XVI<sup>ème</sup> siècle, poursuivis et persécutés par le double pouvoir civil et religieux, et prête un contenu politique aux prêches de leurs prédicateurs, ce qui est en partie contraire à la vérité des faits<sup>25</sup>.

Alors que, dans la Préface du Hibou, il recourt à l'ironie quand il s'agit de présenter son héros

Tes personnages principaux sont des imbéciles ou des fous, sans en excepter un: ton polisson d'Ulenspiegel prend les armes pour la liberté de conscience ...<sup>26</sup>

il souligne par le fait même que le seul but qu'il poursuit vise à stigmatiser les atteintes à la liberté philosophique et religieuse, dans le passé et dans son siècle. A de multiples endroits, il insiste sur la collusion d'intérêts qui s'est établie entre le pape et l'empereur, comparés à deux brochets qui dévastent les eaux pour satisfaire leur seul instinct<sup>27</sup>.

Nous faisons tous deux, lui s'entre-tuer et moi s'entre-battre les hommes pour notre profit et plaisir<sup>28</sup>.

Les justifications qu'il prête, de part et d'autre, à la répression des hérésies ont paru si cruellement véridiques qu'elles ont entraîné, dans le siècle passé, la mise à l'Index de la Légende et ont suscité la réprobation des milieux bien pensants auxquels nous avons fait allusion au début de cet article.

Quittant par moments le domaine de la fiction, De Coster place dans la bouche de certains protagonistes des répliques oriantes de vérité. Titelman, le doyen de Re-



naix, excuse ainsi les crimes de l'Inquisition:

Il est intolérable de voir une telle vermine d'hérétiques lever la tête devant leurs juges; brûler leurs corps est une peine passagère, il faut sauver leurs âmes et les forcer par la torture à renier leurs erreurs, afin qu'ils ne donnent point au peuple le spectacle dangereux d'hérétiques mourant dans l'impénitence finale<sup>29</sup>.

De manière plus cynique encore, l'empereur Charles-Quint reconnaît que la religion ne constitue par pour lui un fait de croyance, libre à tous les hommes, mais un simple moyen de domination:

Ainsi des peuples. Plus nous les faisons payer, plus ils nous aiment. J'ai toléré en Allemagne la religion réformée que je punissais sévèrement aux Pays-Bas. Si les princes d'Allemagne avaient été catholiques, je me serais fait luthérien et j'aurais confisqué leurs biens<sup>30</sup>.

Ainsi, la répression des idées hérétiques cache une intention peu avouable pour un roi: celle de s'approprier les richesses de ses sujets. Plusieurs chapitres de la Légende, où sont rapportées les tortures et les exécutions capitales de protestants, se terminent sur cette constatation amère: le roi hérite<sup>31</sup>.

A l'opposé de Charles-Quint et de Philippe II, la figure du prince d'Orange, chef de la révolte réformée contre le pouvoir impérial, prend une dimension toute particulière dans l'oeuvre. Dans le registre du manichéisme d'essence épique de la Légende, le respect pour les êtres et pour les choses que le prince impose à ses sujets tranche singulièrement sur la cruauté du clan adverse:

Monseigneur d'Orange, notre prince de liberté, veut qu'on respecte, parmi ceux qui se rendent, les biens des personnes et la libre conscience<sup>32</sup>.

On le constate, l'expression libre conscience revient à intervalles réguliers dans le roman d'Ulenspiegel. Car



au-delà du conflit circonstanciel des guerres de religion dans les Pays-Bas, choisi par De Coster comme toile de fond de son récit, se profile le combat toujours recommencé pour la liberté de la pensée et la lutte contre toutes les Eglises, contre tous les dogmatismes.

La Légende d'Ulenspiegel est-elle une oeuvre partisane, anticléricale? Oui, dans la mesure où s'y reflètent les idéaux de l'aile progressiste du parti libéral belge au XIX<sup>ème</sup> siècle, dans la mesure où l'Eglise catholique seule subit des remontrances. Mais - et c'est ce qui fait que, traduite dans de nombreuses langues, la Légende ne relève plus particulièrement de la littérature belge de langue française, mais appartient désormais au patrimoine culturel commun de l'humanité - elle demeure, malgré ses faiblesses et ses insuffisances, un appel universel à la liberté, à la justice et à la tolérance.

#### NOTES

<sup>1</sup> J. Hense, Charles De Coster, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1928, p. 173.

<sup>2</sup> Cf. op. cit., p. 254-255.

<sup>3</sup> Cf. M. Wilmotte, Le Centenaire de Charles De Coster. Discours de M. Wilmotte, dans le Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, VI, 1927, p. 113.

<sup>4</sup> Cf. C. Hanlet, Les écrivains belges contemporains de langue française, Liège, H. Dessain, 1946, t. I, p. 70.

<sup>5</sup> Cf. J. Bartier, Charles De Coster et le jeune libéralisme, dans la Revue de l'Université de Bruxelles, XII, 1968, p. 2-3.

<sup>6</sup> Cf. op. cit., p. 1.

<sup>7</sup> Cette société, née à la suite des incidents provoqués par les funérailles civiles de Théodore Verhaegen, fondateur de l'Université Libre de Bruxelles, regroupait ce que le cénacle des amis de De Coster comptait de plus violemment anticléricale.

8 Son activité de journaliste en témoigne: il rédige plusieurs articles contre le clergé et le pape, et prend fait et cause pour Garibaldi /cf. Charles De Coster journaliste, 44 articles politiques de l'auteur d'Ulenspiegel, éd. Camille Huysmans, Bruxelles, Essoo, 1959, p. 23, 26-29, 38-39, 77-79, etc./.

9 Voyez le monumental ouvrage que M. Jean-Marie Klinckenberg, de l'Université de Liège, a consacré à l'étude de la langue dans la Légende d'Ulenspiegel.

10 Cf. R. Mortier, La Légende d'Ulenspiegel: une épopée de la liberté, dans la Revue de l'Université de Bruxelles, XXI, 1968, p. 35-46.

11 Cf. J. Bedier, Les fabliaux. Etudes de littérature populaire et d'histoire littéraire du Moyen Age, Paris, H. Champion, 1969, 6ème éd., p. 335-340.

12 Cf. C. De Coster, La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lanme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs, éd. Joseph Hanse, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1959, p. 13.

13 Cf. op. cit., p. 30.

14 Cf. op. cit., p. 34.

15 Cf. op. cit., p. 62.

16 Cf. op. cit., p. 477-78.

17 Cf. op. cit., p. 490.

18 Cf. op. cit., p. 244-246.

19 Cf. J. Hanse, Charles De Coster, p. 185-188.

20 Cf. C. De Coster, La Légende d'Ulenspiegel, p. 101.

21 Cf. op. cit., p. 130.

22 "/.../ les pauvres Rivageois avaient grand'faim /.../. Ils firent émeute pour avoir du pain et des juges laïques. Quelques-uns furent décapités ou pendus et les autres bannis du pays, tant était grande, pour lors, la clémence de monseigneur de la Marck, le doux archevêque" /cf. op. cit., p. 24/.

23 Cf. op. cit., p. 21.

24 Cf. op. cit., p. 210.

25 Cf. O. W. Rasmussen, Emanuel Van Meteren et John Lothrop Motley, sources de la Légende d'Ulenspiegel, dans la Revue Romane, XII, 1977, p. 297-324.

26 Cf. C. De Coster, La Légende d'Ulenspiegel, p. 3.

27 Cf. op. cit., p. 87-88.

- 28 Cf. op. cit., p. 23.  
29 Cf. op. cit., p. 146-147.  
30 Cf. op. cit., p. 118.  
31 Cf. op. cit., p. 240 et sv.  
32 Cf. op. cit., p. 414.

Jacques Lemaire

ASPEKTY ANTYKLERYKALNE W LEGENDZIE  
DYLA SOWIZDRZAŁA CHARLESA DE COSTERA

Krytyka uniwersytecka wywodząca się z tradycji katolickiej wskazywała często na głęboko antyklerykalny charakter Legendy Dyla Sowizdrzała Charlesa De Costera. W oparciu o informacje zawarte w biografii autora dowiadujemy się, że przyłączył się on do belgijskich ruchów katolickich zgodnie ze swoimi przekonaniem /odłam postępowy w partii liberalnej, masoneria/. W samym dziele, antyklerykalizm ujawnia się w dwojaki sposób /czego dotąd w pełni nie wykazano/. Z jednej strony De Coster zapołycza ze średniowiecznej tradycji literackiej, zwłaszcza z "fabliaux", wizję dość elementarną przedstawicieli kleru /uosabiających skapstwo i rozpustę/. Z drugiej strony postępia gnębt i represje stosowane przez Kościół i Państwo jako narzędzie ucisku społecznego. W tym znaczeniu, De Coster wyraża w formie literackiej ideały braterstwa i sprawiedliwości wyznawano w jego kręgu filozoficznym. Ten aspekt Legendy Dyla Sowizdrzała skłania do uznania powieści De Costera za jedno z dzieł literatury światowej.